



HAL
open science

L'historien, l'indice et le cas singulier

Joseph Morsel

► **To cite this version:**

Joseph Morsel. L'historien, l'indice et le cas singulier : Le diable est-il dans les détails?. Cartes d'identités. L'espace au singulier, Jul 2017, Cerisy, France. p. 123-149. halshs-02530097

HAL Id: halshs-02530097

<https://shs.hal.science/halshs-02530097>

Submitted on 2 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le diable est-il dans les détails ? L'historien, l'indice et le cas singulier

JOSEPH MORSEL

« Effacer les traces, c'est quelque chose que les animaux ne savent pas faire. » C'était cela la plus grande différence entre les hommes et les bêtes. « Nous, écrit-il dans son Journal, nous savons nettoyer les traces, créer de fausses pistes, muter, être d'autres. C'est en cela que consiste la civilisation ; la possibilité de feindre et de tromper nous a permis de construire la culture. »

Ricardo Piglia, *El camino de Ida*, 2013

Die Welt ist alles, was der Fall ist.

Ludwig J. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 1921

Ma participation au projet dont rend compte ce livre a été motivée par l'opposition que j'ai manifestée il y a peu à un « paradigme » épistémologique largement admis, le « paradigme indiciaire » de Carlo Ginzburg : selon celui-ci, l'histoire (comme diverses autres disciplines : histoire de l'art, archéologie, médecine, psychanalyse, criminologie), parce qu'elle est fondée sur la quête et l'interprétation conjecturale d'indices, ne peut atteindre que du singulier, interdisant de ce fait qu'elle puisse être considérée comme une science au sens usuel du terme, c'est-à-dire galiléen et expérimental¹. Or il s'avère que définir

¹ Carlo Ginzburg, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, 6, 1980, p. 3-44, rééd. modifiée (nouvelle traduction, absence d'iconographie) sous le titre « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », in Carlo Ginzburg, *Mythes, [124] emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989, p. 139-180 et 268-286 (éd. citée ici), rééd. revue (et avec iconographie) Lagrasse, Verdier, 2010, p. 218-294. L'énoncé le plus net est le suivant : « le groupe de disciplines que nous avons appelées indiciaires (médecine comprise) ne répond pas du tout aux critères de scientificité que l'on peut déduire du paradigme de Galilée. Il s'agit en effet de disciplines éminemment qualitatives, qui ont pour objet des cas, des situations et des documents individuels, en tant qu'individuels, et c'est précisément pour ce motif qu'elles atteignent des résultats qui conservent une marge aléatoire irréductible ; il suffit de penser au poids des conjectures (le terme même vient de la divination) dans la médecine ou dans la philologie, et pas seulement dans la mantique.

[124] l'histoire comme quête et interprétation conjecturale d'indices, et considérer ceci comme anti- ou du moins ascientifique (au sens susdit) sont rien moins qu'évidents.

Un examen soigneux montre d'une part, en effet, que cette définition de l'histoire renvoie à une conception très classique – et jamais vraiment justifiée – de l'histoire comme « connaissance par traces », indirecte, par opposition aux sciences de la nature, alors même que celles-ci sont tout autant des démarches visant à inventer et interpréter des traces. D'autre part, on remarque aisément que ces indices ou traces sont fondamentalement conçus comme des empreintes, c'est-à-dire comme le signe d'une absence – puisqu'on voit l'empreinte, en creux et en miroir, lorsque sa matrice a été (en)levée –, c'est-à-dire de ce qui a disparu, du passé, alors même que la valeur sémantique de la trace est susceptible d'être bien plus large (Umberto Eco distingue ainsi empreinte, symptôme et indice parmi les signes de reconnaissance à quoi correspond le matériau des historiens²) : cette seconde réduction [125] repose sur (et reproduit) la conception de l'histoire comme discipline chargée de la résurrection mimétique (quoique spéculaire) du passé³.

Il n'y a donc aucune fatalité à devoir accepter à la fois la définition de l'histoire comme « connaissance par traces », la réduction de la

La science galiléenne était d'un caractère bien différent, elle qui aurait pu faire sienne la devise scolastique *Individuum est ineffabile* (On ne peut parler de l'individuel). L'emploi des mathématiques et la méthode expérimentale impliquent en effet respectivement la quantification des phénomènes réitérables, alors que la perspective individualisante excluait par définition la seconde et n'admettait la première qu'avec des fonctions auxiliaires. Tout cela explique pourquoi l'histoire n'a jamais réussi à devenir une science galiléenne. [...] L'histoire est restée une science sociale *sui generis*, irrémédiablement liée au concret. Même si l'historien ne peut pas ne pas se référer, de façon explicite ou implicite, à des séries de phénomènes comparables, sa stratégie cognitive, comme ses codes d'expression, restent intrinsèquement attachés à l'individualisation, que l'individu soit un groupe social ou une société entière). En ce sens l'historien peut se comparer au médecin qui utilise les cadres nosographiques pour analyser la maladie spécifique du malade particulier. Comme celle du médecin, la connaissance historique est indirecte, indiciaire et conjecturale. »

2 Umberto Eco, *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani, 1975 : cet ouvrage en était déjà, en 1979, date de la publication du texte de C. Ginzburg, à sa sixième édition et pouvait donc difficilement être ignoré de ce dernier.

3 Ces diverses objections sont détaillées dans mon article « Traces ? Quelles traces ? Réflexions pour une histoire non passiste », *Revue Historique*, 680, 2016, p. 813-868. J'y présente également d'autres travaux critiques (pour d'autres raisons) à l'encontre du paradigme indiciaire, notamment : Sybille Krämer *et al.* (dir.), *Spur. Spurenlesen als Orientierungstechnik und Wissenskunst*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2007 ; Denis Thouard (dir.), *L'interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2007 ; Georges Didi-Huberman, *La ressemblance par contact. Archéologie, anachronisme et modernité de l'empreinte*, Paris, Minuit, 2008, notamment p. 318-319 ; on remarquera aisément l'absence ici des historiens.

trace à l’empreinte d’un acte ou fait singulier et enfin l’opposition entre le singulier et le scientifique, sinon à vouloir continuer d’inscrire l’histoire dans une philosophie de la connaissance (historique) surannée. C’est notamment face à la sociologie que cette philosophie de la connaissance s’est précisée, c’est-à-dire, en France, entre 1875 et 1914, avec d’un côté les représentants de la Méthode historique (Gabriel Monod, Charles Seignobos, Charles-Victor Langlois, Paul Mantoux, etc.) et de l’autre, notamment, Émile Durkheim et François Simiand⁴. Mais même dans l’entre-deux-guerres, alors que Marc Bloch et Lucien Febvre entreprennent de s’attaquer, avec la fondation des *Annales* [126] *d’histoire économique et sociale*, au « divorce devenu traditionnel » et aux « schismes redoutables » entre les historiens et les sociologues, ils ne reviennent pas sur l’idée d’une connaissance indirecte, par traces documentaires (les « documents du passé »), et d’une argumentation « par l’exemple et par le fait »⁵.

Ceci témoigne d’une épistémologie de la connaissance stabilisée, sans qu’aient été vraiment clarifiés la nature de la réduction (de quoi la trace est-elle la trace ?) ni le rapport entre le singulier (auquel renvoie la trace) et la société (que vise l’historien). D’où le constat désastreux pour l’histoire que présente, encore en 1972, le sociologue Norbert Elias, lorsqu’il renvoie dos-à-dos, pour spécifier la nature de la connaissance sociologique, la métaphysique (démarche spéculative purement imaginaire car non fondée sur la connaissance de faits bruts) et l’histoire (simple accumulation et classement chronologique de faits bruts)⁶. Par conséquent, il n’est pas illégitime de considérer

4 Pour une bonne perception des positions respectives, on se reportera soit aux deux articles parus en 1903 dans la *Revue de synthèse historique*, dus l’un à François Simiand, « Méthode historique et science sociale. Étude critique d’après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos », *Revue de synthèse historique*, VI, 1903, p. 1-22 et 129-157, et l’autre (en écho au précédent) à Paul Mantoux, « Histoire et sociologie », *Revue de synthèse historique*, VII, 1903, p. 121-140 ; soit au débat entre Émile Durkheim et Charles Seignobos, paru sous le nom d’Émile Durkheim, « Débat sur l’explication en histoire et en sociologie », *Bulletin de la société française de philosophie*, 8, 1908, p. 229-245, rééd. in Émile Durkheim, *Textes*, t. 1 : *Éléments d’une théorie sociale*, Paris, Minuit, 1975, p. 199-217. C’est me semble-t-il P. Mantoux, art. cité, p. 122-123, qui énonce le plus clairement la position historienne : « L’histoire n’est pas, ne saurait être une science. Il n’y a de science que du général : en dira-t-on autant de l’histoire ? Ce qui est particulier, ce qui n’arrive qu’une fois, est du domaine de l’histoire. Sa tâche est de commémorer le passé, tout le passé. [...] Une science doit avoir pour objet, non de décrire les phénomènes, mais de découvrir les relations causales qui les unissent. C’est précisément l’objet de la sociologie, qui recherche les lois des phénomènes sociaux. Et cela seul suffit à la séparer radicalement de l’histoire. » La proximité épistémologique de Ginzburg avec cet énoncé (fondamentalement aristotélicien !) est frappante.

5 Marc Bloch et Lucien Febvre, « À nos lecteurs », *Annales d’histoire économique et sociale*, 1, 1929, p. 1-2.

6 Norbert Elias, « Théorie de la science et histoire de la science. Commentaires sociologiques sur une controverse récente », trad. fr. in Norbert Elias, *La dynamique sociale de la conscience. Sociologie de la connaissance et des sciences*, Paris, La Découverte,

que le « paradigme indiciaire » forgé en 1979 constitue une théorisation tardive, *ex post*, de la pratique « passéiste » (au sens d'obsédée par le passé) de l'histoire comme connaissance par empreintes et comme échappant aux règles de la science.

Toutefois, il me paraît tout autant possible de considérer que ce paradigme était en même temps un moyen de théoriser la pratique de travail propre à Carlo Ginzburg depuis le milieu des années 1970. La même année que paraît son article sur le paradigme indiciaire, en 1979, il publie avec un autre historien, Carlo Poni, un article sur la *microstoria*⁷, qui est justement l'un des rares textes programmatiques de ce qui n'est pas une école mais un projet assez peu théorisé voire

[127]



Figure 1. Laisser le passé où il est.

Source : graffito, plage de Cully (Suisse), 15 août 2016.

Photo : Joseph Morsel.

hétérogène⁸. Contrairement à la réception du projet en France, sous la forme de la variation d'échelles sur laquelle je reviendrai, la *microstoria* adopte expressément la position selon laquelle la grande échelle (*i.e.* un objet de petite taille) est la meilleure pour la compréhension du monde social. Le privilège donné à un tel objet n'est cependant pas

2016, p. 116-117 : « on ne saurait établir ni expliquer la position de la moindre donnée au sein du *nexus* séquentiel dont elle fait partie en imitant la manière dont les historiens s'efforcent traditionnellement d'établir et d'expliquer les faits historiques. [...] Les historiens, qui ne disposent d'aucune théorie des "processus d'expansion" ou des développements (peu importe la manière dont on se soucie de les nommer), se satisfont en général de nous livrer un amoncellement de situations instantanées, et c'est conformément à ce schème conventionnel qu'ils sélectionnent leurs données. »

⁷ Carlo Ginzburg et Carlo Poni, « La micro-histoire », trad. fr. (partielle) *Le Débat*, 17, 1981 [1979], p. 133-136.

⁸ Sur l'hétérogénéité de la démarche micro-historienne, cf. notamment les analyses (*pro et contra*) présentées par les différents auteurs du volume collectif Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1996, et notamment Edoardo Grendi, « Repenser la micro-histoire ? », *ibid.*, p. 233-243.

expliqué par des arguments en termes de rapport entre lui et le monde social (par exemple sa représentativité – je reviendrai plus loin sur ce genre de question) mais par des arguments pour ainsi dire externes, liés à la documentation « disponible » – bref, c’est moins parce qu’il est petit que parce qu’il est bien documenté (tandis que l’historien est limité dans ses moyens) qu’il est intéressant. Il peut ainsi s’agir d’un cas exceptionnel révélé par un coup d’éclairage brutal (par exemple un procès, comme dans le cas du meunier frioulan Menocchio⁹) ou parce qu’on parvient à le suivre relativement longtemps, à l’aide de son nom, dans le cadre d’une reconstitution biographique « pièce après pièce » ; ou alors on choisit un lieu, ou une institution, dont on entend exploiter l’ensemble des données disponibles, les « trous » ici étant compensés par les « surplus » là, grâce à une mise en récit qui gomme les discordances.

[128] On remarque aisément que le paradigme indiciaire correspond parfaitement à l’option de l’exploitation de cas anormaux (au sens propre), exceptionnels, qui est précisément la forme ginzburgienne de la *microstoria* (cf. le cas de Menocchio). En tout cas, l’article de 1979 sur la *microstoria* admet expressément que les documents produits à l’occasion du traitement de ces cas exceptionnels « fonctionnent comme les traces ou les indices d’une réalité cachée et qui n’est généralement pas saisissable à travers la documentation », ce qui implique de « reconnaître l’importance décisive de ces traces, de ces indices, de ces lapsus qui troublent en la désorganisant la surface de la documentation. » À partir de cette surface troublée, il devient alors « possible d’atteindre ce niveau plus profond, invisible, qui est celui des règles du jeu, “l’histoire que les hommes ne savent pas qu’ils font”. On aura reconnu ici l’écho de la leçon, diverse et conjointe, de Marx et de Freud. »¹⁰ Le lien entre micro-histoire et paradigme indiciaire (auquel renvoie d’ailleurs une note) est ainsi indiscutable, histoire, indice/trace et cas singulier sont fermement articulés, et avec ce trépied le caractère ascientifique de l’histoire – mais uniquement par l’intermédiaire de la « boîte noire » de la *documentation disponible*¹¹.

9 Ginzburg Carlo, *Le fromage et les vers. L’univers d’un meunier au XVI^e siècle*, trad. fr. Paris, Flammarion, 1980 [1976].

10 Carlo Ginzburg et Carlo Poni, « La micro-histoire », art. cité, p. 136.

11 Je parle de « boîte noire » dans la mesure où, d’une part, la question de la *disponibilité* n’est pratiquement jamais abordée en tant que telle mais seulement comme une sorte d’état aléatoire et donc non signifiant (mais pesant) de la documentation, alors qu’elle résulte de diverses techniques de mise à disposition (ou « disponibilité ») qui, chacune, ont leur historicité et leurs effets cognitifs et sociaux propres ; sur ces aspects, cf. mes observations dans « Les sources sont-elles “le pain de l’historien” ? », in *Hypothèses 2003. Travaux de l’École doctorale d’histoire de l’Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, p. 273-286 ; Joseph Morsel, « Quand l’historien masque que la norme fabrique le crime... Le cas du registre de l’officialité de Cerisy en 1314-1315 », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 110 (2018), p. 55-78 ; et mon livre en préparation *Spectres des sources. Essai sur une*

À aucun moment par ailleurs on ne nous dit comment on peut passer de la surface à la profondeur : il ne s'agit ici que de métaphores, qui font rejouer les connotations aquatiques des sources, ou abyssales du temps profond [129] et quasi-immobile braudélien, au lieu d'affronter le problème de l'articulation de la règle et du cas singulier¹².

Bref, je suis en désaccord profond avec les diverses positions que je viens de présenter : d'une part, la connaissance indirecte/par traces a un domaine de validité bien plus large que celui des seules disciplines indiciaires et conjecturales (dont l'histoire) et caractérise en fait toutes les sciences fondées sur l'observation, puisque l'observation n'a rien à voir avec le fait de voir directement le phénomène en train de se produire mais renvoie à la construction assumée d'un objet défini en fonction de modèles ou hypothèses explicités¹³ ; et que l'historien ne puisse pas produire et reproduire le phénomène qu'il veut observer (à l'opposé du chimiste, du biologiste ou du physicien) n'est en rien rédhibitoire, puisque ni le géologue ni l'astronome ne le peuvent non plus sans qu'il vienne à quiconque l'idée de dire qu'ils ne sont pas des scientifiques : c'est donc que la scientificité n'est pas là. D'autre part, l'étude des objets de petite taille (micro-historiques) et bien documentés

*hantise historique (Pégologie, 2), 2^e partie. La seconde raison pour laquelle la « documentation disponible » peut être qualifiée de « boîte noire » est qu'elle fonctionne automatiquement comme échelle de possibilité du travail historique (suivant la quantité et la diversité des données fournies) – alors qu'elle devrait fonctionner seulement comme défi méthodologique : dès lors qu'il existe de la documentation (même si l'argument *a silentio* peut avoir dans certaines conditions une pertinence), la question qui se pose est celle de la méthode pour rendre compte de celle-ci plutôt que de l'objet auquel l'affecter.*

12 Le problème de l'usage des métaphores en histoire a été abordé principalement sous l'angle de l'histoire comme écriture (*i.e.* « poétique de l'histoire »), notamment à la suite ou en réaction aux travaux de Paul Veyne et de Hayden White. La question de la valeur cognitive (et pas seulement rhétorique, ou « poétique ») de la métaphore est cependant restée marginale chez les historiens (à l'opposé de multiples autres disciplines, y compris des sciences de la nature) : cf. cependant le volume collectif Alain Boureau et Daniel Milo S. (dir.), *Alter-Histoire. Essais d'histoire expérimentale*, Paris, Belles Lettres, 1991, ainsi que mes propres observations dans : « De l'usage de la métaphore "historienne" en histoire médiévale », 2017, en ligne : <http://www.menestrel.fr/spip.php?article4716>.

13 Je ne reviens pas ici sur ce point, dont j'ai traité dans mon article « Traces ? Quelles traces ?... », notamment p. 865-867 ; sur la démarche scientifique (par exemple biologique) comme repérage, production et réappropriation constantes de traces, cf. aussi Jean-Pascal Fontorbes et Anne-Marie Granié, « Traces de l'objet, traces du sujet. Comment les pratiques des traces contribuent à la compréhension de l'identité socioprofessionnelles du chercheur », *Sciences de la société*, 89, 2013, p. 113-125. Sur le rôle clé des hypothèses dans le raisonnement et la découverte scientifiques (en sciences humaines comme de la nature), cf. les considérations générales de Sylvie Catellin, *Sérendipité. Du conte au concept*, Paris, Le Seuil, 2014, qui privilégie plutôt une analogie entre le chercheur et l'artiste contemporain qu'entre le premier et le chasseur (elle mentionne, sans s'y attarder, le modèle cynégétique de Ginzburg), parce que ce dernier (le chasseur) ne cherche que du déjà-vu.

aboutit indubitablement à de riches observations, mais le passage de ces détails vrais à une vérité d'ensemble (en admettant que cette question de la vérité ou du vrai soit pertinente¹⁴) ne peut se satisfaire d'une [130] pirouette métaphorique (surface/profondeur) ni même d'une éventuelle logique additive (par multiplication d'objets). Il convient cependant de dire que cette logique additive n'est pas revendiquée par la *microstoria* : ici, c'est le jugement de N. Elias qui est visé, car le rapport entre le singulier et l'ensemble historiques est justiciable, y compris chez les historiens, de réflexions bien plus riches que celles que brocarde celui-là.

C'est donc cette question de la nature de la trace historique, de son référent singulier et de sa capacité à s'articuler à des formes plus englobantes et plus abstraites (le social) que je vais envisager, en m'appuyant sur un certain nombre de travaux de provenances diverses, dont la prise en compte par les historiens me semble nécessaire.

I. LA TRACE SINGULIÈRE ET LA PIÈCE DE PUZZLE

Je ne mentionnerai ici que pour mémoire la proposition que j'ai faite dans mon travail sur la trace, à savoir celle d'une lecture symptomale des documents, prenant au sérieux la valeur sémiotique du symptôme (signe d'une présence invisible, et non pas d'une absence par disparition comme dans le cas de l'empreinte). De quoi, c'est-à-dire de quelle présence invisible, spectrale, un document fait-il symptôme ? Il ne s'agit évidemment pas d'une entité (un dieu, l'Esprit hégélien, la Mort, etc.) mais de la part abstraite du monde social, sa logique, ses structures, ses représentations, les « règles du jeu, "l'histoire que les hommes ne savent pas qu'ils font" » dont parlaient C. Ginzburg et C. Poni, bref tout ce qui assure la cohésion, la reproduction et la transformation dudit monde social, et qui s'actualise (de façon codée) dans les pratiques sociales et les objets matériels (dont les documents écrits).

Mais si l'on peut admettre qu'un objet matériel était, au moment de sa production puis aussi de ses usages, un symptôme de son monde social, de quoi est-il aujourd'hui le symptôme – si l'on admet qu'il n'est pas une trace/empreinte de la disparition de ce monde social, ou du moins d'un fragment du monde social disparu ? Si ce sont les pratiques sociales qui s'actualisent dans les objets, alors il convient de considérer que nous n'avons ceux-ci à notre disposition aujourd'hui qu'au terme

14 D'ailleurs, le roman moderne (Balzac, Zola) et plus encore la littérature de soi (de Primo Lévi à Daniel Mendelsohn) et les autofictions actuelles (par exemple celle [130] d'Édouard Louis), sans même parler du cinéma, retraitent une multitude de détails vrais, mais réorganisés en fonction d'une matrice de sens qui change radicalement leur statut de vérité : ils cessent d'être seulement vrais pour devenir réalistes (au sens où l'on parle d'« effet de réel »).

[131] d'un ensemble d'autres pratiques sociales (sélection, conservation, classification, transmission, patrimonialisation, édition, numérisation, etc.) qui ne peuvent pas être absentes de la symptomatologie des objets considérés. On comprend dès lors que la lecture symptomale que je suggère n'est pas destinée à dévoiler des vérités cachées, latentes (comme la « réalité cachée et qui n'est généralement pas saisissable à travers la documentation » dont parlaient C. Ginzburg et C. Poni) mais l'historicité de l'engendrement du document dont nous nous saisissons¹⁵, c'est-à-dire de son engendrement matériel *et* de sa disponibilité. Une lecture symptomale permettrait ainsi de sortir de l'assignation de l'histoire à une résurrection du passé et d'enrichir la temporalité de la trace¹⁶.

Je ne vais pas m'attarder plus avant sur cette question, que non seulement j'ai abordée ailleurs mais qui, surtout, laisse ouvert un [132] problème, celui qui nous intéresse ici au plus haut point. Si l'on admet qu'un document-symptôme renvoie au moins en partie à son système social d'origine (outre à ceux qui ont assuré sa disponibilité actuelle), un seul document, bien choisi, ne pourrait-il suffire ? Quel gain y au-

15 « Le document dont nous nous saisissons » devrait être considéré comme un pléonasmisme si l'on admet avec Jacques Le Goff (et à la suite de Michel Foucault et de Michel de Certeau) que le document est non pas ce que les sociétés passées nous ont transmis mais ce dont se saisit, sciemment, l'historien : « Documento/monumento », in Ruggiero Romano (dir.), *Enciclopedia Einaudi*, t. 5, Torino, Einaudi, 1978, p. 38-48. Mais ce caractère pléonastique apparaît de moins en moins en raison de l'usage de plus en plus générique du terme « document » (comme simple succédané à « source »), qui explique peut-être en partie l'attention croissante dont bénéficie la notion de « corpus ».

16 Cette temporalité enrichie n'est pas la double temporalité, déjà reconnue (par Ginzburg ou Krämer, pour en rester à des travaux déjà mentionnés n. 1 et 3), de la trace, avec son moment de production (impression) et le moment de sa lecture (reconnaissance). La temporalité enrichie dont je parle est en effet celle de sa production au sens large, c'est-à-dire l'ensemble des procédures qui font que la trace est aujourd'hui à notre disposition – bref la production *pour l'historien* (entre autres). Car l'historien n'est pas comme le chasseur accroupi dans la boue (pour reprendre l'analogie de C. Ginzburg) en quête d'un animal qui *vient de passer*, ni même comme le paléontologue qui étudie les traces fossilisées laissées par des animaux préhistoriques, voire des humains (cf. Claudine Cohen, *La méthode de Zadig. La trace, le fossile, la preuve*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 29-96) : même si dans ce second cas, la production des traces (par le repérage ou la fouille) est elle-même une technique significative (à tous les sens du terme) et qui informe à divers niveaux les résultats de la recherche (cf. Cornelius Holtorf, « Vom Kern der Dinge keine Spur. Spurenlesen aus archäologischer Sicht », dans S. Krämer *et al.* (dir.), *op. cit.*, p. 333-352, notamment p. 337), le processus de fossilisation ne peut pas être comparé à l'ensemble des procédures, nécessairement sociales, qui ont conduit à la présence aujourd'hui des archives, manuscrits, tableaux, etc., à l'inverse de tout ce qui a disparu faute d'une volonté individuelle et/ou collective puis d'une organisation sociale de leur conservation. Bref, l'extraordinaire est que nous ayons *encore* quelque chose *aujourd'hui* (de même qu'on s'extasie sur les peintures préhistoriques) et c'est faire preuve d'inconscience voire de mauvais esprit que de seulement se lamenter sur ce que nous n'avons pas (parce que ça n'a pas été fait) ou plus (parce que ça n'a pas été préservé).

rait-il alors à travailler sur plusieurs ? Ou inversement, quelle perte pourrait-il y avoir à ne travailler que sur un document, ou quelques-uns, seulement ? C'est ici que se pose de nouveau la question du rapport entre le singulier et la totalité – évidemment si l'on admet que cette totalité existe, à l'opposé de positions telles que *there is no such thing as society*, et que je rejette : certes il s'agit là d'un postulat, mais comme tout postulat il n'a pas à être démontré mais seulement énoncé.

Pour simplifier l'exposition, je partirai de la constatation que la notion de « singulier » admet deux antonymes distincts : « pluriel » et « normal », ces deux antonymes pouvant eux-mêmes être subsumés sous la catégorie de l'« universel ». On pourrait en déduire que le rapport entre le singulier et le tout doit être envisagé sous les angles quantitatif et qualitatif, mais l'intérêt n'est à mon sens pas là : on peut en effet remarquer que les deux couples d'oppositions (singulier/pluriel et singulier/normal) correspondent précisément à deux modalités



Figure 2. Des parties inutiles dans le tout ?

Source : troupe d'*ouchebtis* au nom de Neferibreheb, Égypte, ~500 env.
Lens, Musée du Louvre, N 3459. Photo Joseph Morsel.

[133] distinctes de réflexion des historiens sur leur matériau. Si l'on considère le premier couple, singulier *vs* pluriel, il correspond à la question, classique, de ce que représente le cas singulier par rapport à l'ensemble des cas existants, et donc de la possibilité de monter en gé-

néralité. À cette question ont été proposés, implicitement ou explicitement, plusieurs genres de réponse.

Une première réponse, généralement implicite, postule la singularité irréductible des cas particuliers. Par conséquent, la généralisation n'est possible que par accumulation de cas pensés comme des pièces de puzzle ou des tesselles, d'une part, et un lissage de l'ensemble par une mise en récit qui bouche les trous, élimine les aspérités et résout les contradictions en fonction de critères de plausibilité ou de moyenne le plus souvent implicites et préconstruits. On reconnaît là aisément la méthode philologico-combinatoire dénoncée en son temps par Arsenio Frugoni dans son livre sur Arnaud de Brescia, fustigeant l'image lissée obtenue en éliminant les données fausses ou falsifiées, ou en triant parmi les données incertaines, ou enfin en corrigeant les erreurs des auteurs médiévaux – le tout en fonction de critères de plausibilité qui ne relèvent guère que du sens commun actuel, voire de partis pris¹⁷. Je ne reprends pas ici la démonstration d'A. Frugoni, dont il découle que l'historien fait fausse route en prétendant retrouver une entité dont les multiples fragments sont dispersés dans les sources, comme chacun de nous le serait dans les *big data*, si bien qu'un simple travail de collecte (ou une collecte massive, dans le cas des *big data*), de vérification et de mise en ordre permettrait de restaurer l'objet initial.

Ce à quoi l'historien a affaire, ce ne sont pas les multiples fragments d'une réalité unique (ici un individu), mais les multiples actualisations de rapports sociaux dans lesquels est engagée une personne discernée (= discrétisée) par son nom. Certaines de ces actualisations [134] sont contradictoires entre elles, parce qu'il en va ainsi dans la vie sociale, et il est donc absurde de vouloir trier entre elles. La question de l'irréductibilité des cas singuliers et donc de la nécessité de les multiplier pour parvenir à une hypothèse générale n'est donc qu'une question mal posée, à partir d'une conception substantialiste des êtres sociaux, que la documentation ne ferait que dévoiler (fragmentairement). Et ceci ne vaut pas seulement pour une personne mais aussi pour toute autre figure (une ville ou un village, un royaume, un groupe

17 Arsenio Frugoni, *Arnaud de Brescia dans les sources du XII^e siècle*, trad. fr., Paris, Belles Lettres, 1993 [1954], notamment p. 1 : « Comme s'il s'agissait des pièces parfaites d'une mosaïque, les témoignages, c'est-à-dire les faits attestés, ont été rapprochés, avec une infinie confiance en la Providence, si bienveillante dans sa rencontre envers les historiens qu'elle leur offre toujours tous les éléments qui permettent une reconstruction biographique satisfaisante... Naturellement, on n'a pas manqué, préalablement, de se demander si les sources utilisées étaient authentiques, contemporaines, plus ou moins fiables. Mais, pour se dernier aspect de la question, on se laisse généralement apaiser par cette observation que, si une source est jugée mensongère, cela ne veut pas dire pour autant qu'elle le soit toujours, et spécialement dans le cas du passage pertinent. Et, ainsi, les faits sont disposés dans un bel ordre. »

ou une catégorie sociale), surtout lorsqu'elle semble « naturelle » (notamment parce qu'elle est désignée par un substantif, derrière lequel nous tendons spontanément à placer une substance) et qu'on lui attribue sans prendre garde le rôle de quasi-personne agissante.

Une autre forme de réponse à cette question de la généralisation à partir d'un cas (ou non, on vient de le voir, ce qui impliquerait alors la multiplication des cas) est celle qui consiste à affirmer ou établir la représentativité du cas en question. *Stricto sensu*, la représentativité renvoie à la question de l'échantillonnage et de la statistique inférentielle (avec tests de significativité, khi-deux, *p-value*, etc.), ce qui signifie que l'évaluation de la représentativité n'a de sens, pour l'historien, que dans certains cas statistiques très précis : lorsqu'il dispose d'une population (au sens statistique) censée représenter une totalité, qu'elle soit indigène (par exemple un recensement de population, une liste fiscale, un registre de fiefs, un registre paroissial, etc.) ou non (par exemple le repérage de tous les sceaux ou de tous les tombeaux d'un endroit donné) – une population que, cependant, il renonce à étudier dans son ensemble mais seulement à travers un échantillon expressément défini. Par conséquent, se saisir d'un objet spécifique (de grande ou de petite taille, peu importe) parmi plusieurs autres du même ordre, notamment (critère clé pour l'historien) parce qu'il est bien ou mieux documenté, n'a rien à voir avec la procédure d'échantillonnage *stricto sensu*, et donc avec la question de la représentativité.

De même, s'interroger sur la représentativité d'un échantillon de x sceaux par rapport au corpus total de n sceaux connus dans une région R a un sens, mais pas la question de la représentativité des n sceaux par rapport à un autre corpus (par exemple les sceaux des régions voisines) – ni même par rapport à l'ensemble de tous les sceaux conservés, puisque les n sceaux ne sont pas *stricto sensu* un échantillon (fabriqué par le chercheur) mais un résultat historique (et non pas historique). *Stricto sensu* (la répétition de ce syntagme en dit long sur le « sens large », ou plutôt mou, qui a colonisé la réflexion en matière de cas et [135] de représentativité !), ces n sceaux constituent un *cas* (quel qu'en soit le nombre d'éléments), c'est-à-dire une « échéance » (cf. *casus* en latin, *Fall* en allemand), quelque chose qui s'est produit dans le monde étudié¹⁸.

18 Sur la distinction entre échantillon et cas et sur les effets méthodologiques de cette distinction du point de vue statistique, cf. Julien Gros, « Quantifier en ethnographe. Sur les enjeux d'une émancipation de la représentativité statistique », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 108 (2017), p. 126-147. Sur le cas comme « échéance », cf. Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, « Penser par cas. Raisonner à partir des singularités », in Passeron et Revel (dir.), *op. cit.*, p. 9-44 ; Hervé Dumez, « What is a Case, and What is a Case Study ? », *Bulletin de méthodologie sociologique*, 127, 2015, p. 43-57.



Figure 3. Fractale.

Source : Pavement hexagonal de rue. San Cristobal de las Casas (Mexique), décembre 2016. Photo : Joseph Morsel.

Et il en va de même pour tous les objets « naturels » (c'est-à-dire mentionnés dans la documentation – telle personne, telle catégorie sociale, tel lieu, telle pratique, tel animal, telle chose, etc. – ou qui sont des éléments de la documentation – tel registre, tel fonds, tel ensemble de sceaux, etc.) dont traitent les historiens¹⁹ : quelle que soit la dimension [136] de ces objets, et indépendamment du caractère hétérogène et incomplet des ensembles documentaires sur lesquels ceux-là s'appuient, ils ne sont que des cas, justiciable d'un autre genre d'interrogation, sur lequel je reviendrai. L'hétérogénéité et l'incomplétude de ces ensembles ne sont pas, contrairement à ce qu'on imagine trop souvent, le fondement premier d'une représentativité fragile – comme si le référent indispensable d'une recherche pouvait être la totalité de la production écrite (pour se limiter à elle) à l'endroit et au moment en question : pur fantasme, y compris dans une société

¹⁹ La mention d'objets « naturels » (ils ne le sont évidemment jamais, ne serait-ce qu'à cause des procédures de disponibilisation susmentionnées, mais surtout des logiques de délimitation au moins implicites qui président au travail de l'historien ; peut-être vaudrait-il mieux parler d'objets indigènes, à condition là encore de ne pas écarter les logiques de disponibilisation) me permet de laisser de côté les problématiques (cas classique : l'incroyance au XVI^e siècle), c'est-à-dire le fait de poser à la [136] documentation une question que la société en question ne se posait pas, ou en tout cas pas dans les termes qui sont les nôtres. La question de la représentativité de l'objet n'a de ce fait aucune pertinence, à l'inverse de celle de sa valeur heuristique ou, au-delà, de sa place dans un modèle interprétatif plus large.

comme la nôtre, qui professe une conservation hallucinée des archives mais en détruit systématiquement l'essentiel ou alors les conserve de telle manière que toute utilisation ultérieure sera impossible²⁰.

II. QUAND LE CHANGEMENT D'ÉCHELLE DÉNOUE LA CONTRADICTION

Comment comprendre alors les efforts que j'ai déployés, il y a une trentaine d'années, pour définir le groupe parental sur lequel je travaillais alors (les Thüngen, petits nobles de Franconie à la fin du Moyen Âge)²¹ comme représentatif des autres – une représentativité posée *a priori* et régulièrement vérifiée par la place relative (jamais systématiquement prévalente) occupée par des membres de ce groupe dans les phénomènes collectifs étudiés ? Une simple erreur théorique, liée à la faiblesse, alors, des réflexions sur la question de l'articulation macro/micro (faiblesse qui devrait alors aussi fonctionner comme excuse pour la *microstoria*), comme le montrent aussi mes réflexions d'alors visant à faire des Thüngen un cas (ce qui, de nos jours, exclurait de s'interroger sur leur représentativité), ou bien sur la position intermédiaire du groupe des Thüngen entre micro-histoire et prosopographie²² ?

[137] Ou alors une option théorique à l'époque inexploitée (pour les mêmes raisons de conjoncture intellectuelle), à savoir celle du modèle réduit, lié à l'ensemble par un rapport d'homologie (analogie de rapports), puisque ce à quoi je m'efforçais était de montrer l'adéquation de l'objet étudié (les Thüngen) avec l'ensemble des critères retenus *a priori* pour appréhender la noblesse : sachant que des critères *a*, *b*, *c*... avaient été identifiés²³, il s'agissait à la fois d'examiner la place ou contribution des Thüngen dans ces critères et de montrer que ces place ou contribution étaient courantes. Cela dit, on ne cachera pas les risques de circularité de la démarche (puisque l'identification des critères *a*, *b*, *c*... n'était certainement pas indemne de la présence des Thüngen

20 Sur la conservation hallucinée des archives ou à la Bibliothèque nationale de France, cf. Michel Melot, « Des archives considérées comme une substance hallucinogène », *Traverses*, 36 (1986), p. 14-19.

21 Joseph Morsel, *La noblesse contre le prince. L'espace social des Thüngen à la fin du Moyen Âge (Franconie, ca. 1250-1525)*, Stuttgart, Thorbecke, 2000 (publication de travaux menés à partir de 1985/86).

22 Joseph Morsel, « Histoire lignagère et non-genèse de l'État en Allemagne du Sud à la fin du Moyen Âge. Entre prosopographie et micro-histoire », in Jean-Philippe Genet et Günther Lottes (dir.), *L'État moderne et les élites, XIII^e-XVIII^e siècles. [137] Apports et limites de la méthode prosopographique (Actes du colloque international CNRS-Paris 1, 16-19 oct. 1991)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 139-148.

23 C'est à cela qu'a servi mon tout premier article, Joseph Morsel, « Pour une étude du pouvoir de la noblesse à la fin du Moyen Âge », *Bulletin de la Mission Historique Française en Allemagne*, 11 (1985), p. 4-27 – qui m'a aussi permis de mesurer l'incompréhension, alors, envers cette démarche.

à l'horizon), ni surtout l'incohérence qu'il y avait à considérer les Thüngen à la fois comme représentatifs (par homologie) et comme un cas remarquable – j'y reviendrai.

Indépendamment du cas des Thüngen, la question soulevée par l'option du modèle réduit est celle de l'échelle de réduction²⁴. Avec cette question de l'échelle, on retrouve apparemment les thèses qui sous-tendent la *microstoria*. Voit-on mieux, ou plus de choses, quand on adopte une grande échelle (c'est-à-dire quand on regarde de près – à fort grossissement, si l'on adopte la métaphore de la focale, courante dans les discussions autour de la micro-analyse et les échelles) ? Sans que cela prouve quoi que ce soit, je ferai référence à deux formes d'expérience visuelle, photographique et cinématographique (quoique la première soit mise en scène dans un film). Il s'agit d'une part de celle du photographe, héros du film de Michelangelo Antonioni, *Blow up* (1966), qui agrandit (d'où le titre du film) un détail d'une photo pour tenter d'y voir mieux une scène de meurtre, mais n'obtient en fin de compte qu'une image indécise (car ce qu'il voit avant tout, ce sont les grains qui composent la couche argentique – toute personne qui, de nos jours, a grossi démesurément une image numérique a fait cette expérience de ne **[138]** plus voir que des pixels carrés...) qui le contraint à retourner sur place pour s'assurer de ce qu'il pense avoir vu (le film s'achève d'ailleurs sur une scène où l'illusion et la réalité se mêlent). La seconde expérience est celle du ralenti qu'interroge Walter Benjamin (en plus du gros plan), et qui conclut qu'on ne voit pas mieux, mais autre chose²⁵.

24 Sur la question du modèle réduit et de l'échelle de réduction, cf. notamment Bernard Lepetit, « Architecture, géographie, histoire : usages de l'échelle », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 13 (1993), p. 118-138, repris et développé dans « De l'échelle en histoire », in Jacques Revel (dir.), *op. cit.*, p. 71-94, notamment p. 85.

25 Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique », (1936/1955) trad. fr. in Walter Benjamin, *L'homme, le langage et la culture*, Paris, Denoël, 1971, p. 137-181, ici p. 171. « Grâce au gros plan, c'est l'espace qui s'élargit ; grâce au ralenti, c'est le mouvement qui prend de nouvelles dimensions. Pas plus que l'agrandissement n'a pour seul rôle de rendre plus clair ce qui, « sans cela » serait resté confus – grâce à lui, bien plutôt, nous voyons en effet apparaître de nouvelles structures de la matière –, pas davantage le ralenti ne met simplement en relief des formes de mouvement que nous connaissions déjà, mais il découvre en elles d'autres formes, parfaitement inconnues. »



Figure 4. Quelle est la bonne échelle de lecture ?

Source : fresque du XIV^e siècle et graffiti des XIV^e-XIX^e siècles.
San Zeno de Vérone, août 2016. Photo : Joseph Morsel).

De ce fait, on pourrait considérer qu'aucune échelle n'a de privilège heuristique sur une autre, ce qui rend davantage légitime encore la manière dont le projet micro-historien a été principalement reçu et adapté en France : sous la forme de la variation d'échelle (ou de focale)²⁶. Il est [139] relativement aisé, aujourd'hui, de trouver une explication théorique au fait souligné par W. Benjamin : si à chaque échelle on voit autre chose, c'est parce qu'une échelle n'est pas seulement un rapport mathématique mais aussi la définition d'un *cadre*, c'est-à-dire un mode de découpage du réel – or le découpage (volontaire) du réel est précisément l'opération qui distingue la vision (organique) de l'observation : il n'est pas de recherche scientifique sans une telle opération de découpage du réel, qui prend soit une forme abstraite (le concept) soit une forme technique (constitution d'un corpus, définition d'un champ de visibilité, etc.)²⁷. La validité du principe de la variation d'échelle n'a cependant, à ma connaissance, guère été testée empiriquement (à défaut de pouvoir la démontrer théoriquement) – mais la chose est possible, comme je vais tenter de le montrer.

26 Cf. *Jeux d'échelles...*, *op. cit.*, et tout particulièrement Bernard Lepetit, « De l'échelle en histoire », art. cité.

27 Sur cette question du rapport entre recherche et découpage du réel, notamment en histoire, je me permets de renvoyer à mes remarques dans « De l'usage des concepts en histoire médiévale », en ligne : <http://www.menestrel.fr/spip.php?rubrique1551>, 2011.

Les travaux que j'ai menés, dans les années 1990, sur l'anthroponymie en Franconie du XIV^e au début du XVI^e siècle ont ainsi fait apparaître des résultats concernant les noms de baptême (ce que nous appelons « prénoms ») masculins très différents selon l'échelle à laquelle on se place²⁸. À l'échelle régionale examinée (diocèse de Wurtzbourg), on peut observer le triomphe de *Johann* (qui correspond au triomphe de Jean partout en Occident et signale donc simplement la normalité chrétienne de la région) quel que soit le niveau social considéré ; c'est en second lieu que l'on peut observer une divergence entre l'aristocratie (où s'impose le nom *Georg*, suivi un peu plus loin par d'autres nom de saints chevaliers : *Wilhelm*, *Martin*, *Jakob*, *Michael*, *Moritz*, *Sebastian*, *Florian*, *Cyriak*, *Adrian*, *Pankraz*, etc.) et les non-nobles (où *Konrad* reste au second rang jusqu'à la fin du xve siècle et se voit clairement connoté de rusticité²⁹, avant d'être remplacé par un *Nikolaus* dont on suit la progression durant tout le xv^e siècle, alors qu'il reste presque **[140]** complètement absent des noms portés par les nobles ; quant à *Georg*, on le voit faire l'objet d'une appropriation par les non-nobles, possiblement par imitation des nobles, mais avec un « retard » d'au moins trois quarts de siècle).

Toutefois, dès que l'on examine la fréquence relative des noms de baptême au sein des groupes de parenté pris individuellement (par exemple les von Thüngen, ou les von Hutten, etc.), on observe une distribution statistique très différente : dans les groupes de parenté aristocratiques, *Johann* n'est ainsi jamais le prénom le plus fréquent ni *Georg* le deuxième à sa suite dans chaque génération de la seconde moitié du xv^e et du début du XVI^e siècle ; ils sont certes souvent présents – mais même pas toujours (chez les Hutten, par exemple, il n'y en a eu qu'un seul, et tardivement, né en 1490). En revanche, l'examen à ce niveau fait apparaître des noms de baptême qui circulent en ligne masculine (tendanciellement de grand-père en petit-fils, mais sans règle absolue ni d'ailleurs, semble-t-il, de différence entre aînés et cadets – pour autant que les informations conservées fassent connaître l'ordre des naissances et aussi les décès en bas âge), et surtout certains noms rares voire « réservés » aux groupes en question, qu'ils identi-

28 J'ai abordé cette question des échelles, mais sans la creuser vraiment, dans « Changements anthroponymiques et sociogenèse de la noblesse en Franconie à la fin du Moyen Âge », in Monique Bourin et Pascal Chareille (dir.), *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne, III (Enquêtes généalogiques et données prosopographiques)*, Tours, Publications de l'Université, 1995, p. 89-119, notamment p. 97-102 ; *La noblesse contre le prince...*, *op. cit.*, p. 334-337.

29 Les révoltes populaires qui se multiplient dans le Sud et le Sud-Ouest de l'Empire depuis le milieu du xv^e siècle sont fréquemment désignées, aux environs de 1500, par l'expression *armer Konrad* (« pauvre Conrad »), d'une manière sans doute comparable à ce qui s'était passé avec *Jacques* en France au moment de la Jacquerie.

fient presque aussi sûrement que les patronymes : c'est ainsi le cas d'*Erkingen* chez les Seinsheim, *Stamm* chez les Schlitz, *Bosse* chez les Buchenau, *Frowin* chez les Hutten, *Reuß* chez les Thüngen, etc.

Par conséquent, alors même que les membres des groupes de parenté envisagés étaient eux-mêmes déjà présents dans l'ensemble des aristocrates examinés et que l'on pourrait donc considérer que ces groupes de parenté sont tendanciellement de simples composantes de l'ensemble, le changement d'échelle fait apparaître des résultats très différents. Dans la mesure où, ici, il s'agit avant tout de différences de fréquence, on pourrait se contenter (comme je l'ai initialement fait) d'une explication numérique : l'accroissement de la population étudiée (du groupe de parenté à l'ensemble de l'aristocratie régionale) provoque mécaniquement une augmentation de la fréquence des cas les plus communs, tandis que les cas les plus spécifiques plongent et deviennent des quasi-hapax ; les noms les plus fréquents sont en fait simplement les plus communs (ce qui n'a pas exactement le même sens), tandis qu'on ne perçoit plus que les noms les plus rares sont en fait les plus spécifiques à tel ou tel groupe de parenté.

Mais une explication simplement numérique est insuffisante : le changement d'échelle d'examen montre moins une situation plus significative (parce que les cas aberrants, ou non représentatifs, ont été [141] éliminés techniquement – c'est-à-dire rationnellement, objectivement, ou d'une manière neutre) qu'il ne donne accès à des phénomènes sociologiques distincts, sans que l'un des résultats soit meilleur ou plus vrai que l'autre. À l'échelle régionale se manifeste un usage catégoriel des noms de baptême, mobilisés dans des stratégies de distinction ou d'imitation sociale (nobles *vs* non-nobles) dont il est impossible de mesurer le degré de conscience – bien que le fait d'utiliser *Konrad* pour désigner des soulèvements paysans puisse suggérer un tel usage consciemment distinctif. À l'échelle du groupe de parenté, le nom de baptême sert à entretenir la cohésion et la différence du groupe par rapport aux autres (par exemple Thüngen *vs* Hutten *vs* Buchenau, etc.), sans que là encore il soit possible de mesurer précisément le degré de conscience des acteurs. À chaque échelle, on observe donc un processus social bien défini, que j'ai qualifié de sociogenèse (ou production sociale) de la noblesse et de sociogenèse du lignage³⁰, dont l'articulation m'a retenu un temps en raison de la contradiction apparente des deux processus.

Dans les deux cas, en effet, on voit bien que le nom de baptême (et pas seulement le patronyme) est investi de fonctions semblables (manifester une proximité entre les membres et une distinction par rapport aux autres), tandis que le changement d'échelle montre à la fois

30 Présentation synthétique dans mon livre Joseph Morsel, *Parenté et reproduction sociale. L'aristocratie allemande à la fin du Moyen Âge*, Paris, Picard, 2017.

des mises en œuvre différentes et surtout, en théorie, contradictoires (puisque dans le second cas, l'entretien de la cohésion du groupe de parenté est susceptible de miner la cohésion du groupe aristocratique). Mais cette contradiction n'existe que si l'on part du principe qu'il n'existe qu'une aire de déploiement du social, et que les deux échelles considérées ne font que définir des cercles plus ou moins étendus sur celle-ci ; elle s'évanouit en revanche si l'on admet la spécificité de chacune des « aires » (mais en considérant qu'il ne s'agit que de métaphores). La variation d'échelle fait donc apparaître comme illusoire le paradigme du modèle réduit : le cas n'est nullement représentatif de l'ensemble – au mieux permet-il d'observer (en fonction de la qualité de la documentation, à intégrer dans les paramètres de validité) une situation singulière à partir de laquelle construire des hypothèses à tester sur d'autres cas, ou même à d'autres échelles.

Dans ces conditions, le cas singulier n'a de valeur qu'heuristique – mais cette valeur repose moins sur le cas lui-même que sur les hypothèses que l'historien génère à partir de son examen soigneux [142] et de la reconnaissance de tous les problèmes qu'il pose. Ce privilège accordé à l'hypothèse devrait alors conduire à revaloriser un mode d'inférence logique bien trop négligé par les historiens (et certainement l'ensemble des sciences sociales) au profit des seules déduction et induction : l'abduction, définie et théorisée par Charles Sanders Peirce à partir des années 1860³¹, pour rendre compte du va et vient,

31 Cf. en particulier Peirce Charles S., *The Collected Papers*, vol. 5 : *Pragmatism and Pragmaticism*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1934, § 144 (« it is necessary to recognize three radically different kinds of arguments which I signalized in 1867 and which had been recognized by the logicians of the eighteenth century, although [those] logicians quite pardonably failed to recognize the inferential character of one of them », qu'il appelle « abduction »), 145 (« Abduction consists in studying facts and devising a theory to explain them. Its only justification is that if we are ever to understand things at all, it must be in that way. »), 171 (« Abduction is the process of forming an explanatory hypothesis. It is the only logical operation which introduces any new idea ; for induction does nothing but determine a value, and deduction merely evolves the necessary consequences of a pure hypothesis. Deduction proves that something *must* be ; Induction shows that something *actually is* operative ; Abduction merely suggests that something *may be*. Its only justification is that from its suggestion deduction can draw a prediction which can be tested by induction, and that, if we are ever to learn anything or to understand phenomena at all, it must be by abduction that this is to be brought about. ») et § 189-194 (où Peirce définit les conditions logiques de l'abduction). C'est, à ma connaissance, Umberto Eco qui, dans son *Trattato...*, *op. cit.*, a souligné l'intérêt de la notion, jusqu'alors négligée – sans qu'on puisse vraiment dire que les choses aient depuis vraiment changé (en-dehors du monde des sémioticiens). Sur l'« oubli » précoce, dès avant les années 1970, du caractère hypothétique des objets (« hypothèses sur la réalité ») dont traitent les historiens, cf. d'ailleurs Jacques Revel, « Micro-analyse et construction du social », dans *Jeux d'échelles...*, *op. cit.*, p. 15-36, ici p. 17-18. Pourtant, S. Catellin, *op. cit.*, considère (à mon sens à juste titre) que c'est l'abduction qui fait la richesse de la sérendipité dans le processus de

dans la recherche, entre théorie, hypothèse et observation – trois éléments, et non pas deux, les hypothèses n'étant pas seulement du côté de la théorie –, la connaissance se construisant par approximations successives et rectifications, et non par dévoilement d'une vérité endormie ou cachée.

[143] III. LE CAS SINGULIER ET LA VARIANCE

Si l'intérêt d'un cas réside dans les hypothèses de portée générale qu'il permet de formuler, se pose alors la question du degré de singularité du cas en question : s'il s'agit d'un cas-limite, voire aberrant, quel peut être l'intérêt des hypothèses en question ? Et même : à partir de quel degré de singularité a-t-on affaire à un cas-limite ? Le cas, rencontré plus haut, de Menocchio (le meunier frioulan étudié par C. Ginzburg, dont un procès inquisitorial révèle la *Weltanschauung* fantastique), nous a confrontés à cette situation du cas exceptionnel, mais on a vu en l'occurrence que celui-ci n'est pris en compte qu'en raison du bénéfice documentaire qui s'y attache – de la même manière que l'aberration que représente le village de Montaillou aux yeux de l'évêque de Pamiers au début du xive siècle a conduit au registre d'inquisition rendu célèbre par Emmanuel Le Roy Ladurie, en dépit des diverses faiblesses épistémologiques de ce travail – à commencer par une lecture du registre à la manière d'une enquête ethnologique ou révélatrice de la vérité des actes, paroles et croyances³². En revanche, la question de savoir comment monter en généralité à partir de ce cas n'était guère envisagée – ni même, pour certains sectateurs de l'individualisme méthodologique, envisageable puisque le social ne serait pas autre chose que l'ensemble des trajectoires individuelles. C'est cette question de l'intégration des caractères idiosyncrasiques dans le cas général que je vais ici aborder, à partir – j'y insiste – de travaux et de réflexions qui ont déjà été menés mais dont tout montre qu'il faut encore et toujours y insister aujourd'hui.

S'il est bien connu que « l'exception confirme la règle », c'est justement parce que l'on apprend beaucoup sur un système en examinant

recherche (si l'on ne réduit pas improprement, comme c'est souvent le cas en France, la sérendipité à la découverte par hasard : la pomme de Newton, la fluorescence de Röntgen, les moisissures de Flemming, etc.) – c'est-à-dire le « coup de rein » que représente la formulation d'une hypothèse pour se sortir d'un état de ratage que d'autres se sont contentés de rencontrer et, au mieux, de déplorer (mais le plus souvent de simplement mettre de côté).

32 Danielle Laurendeau, « Le village et l'inquisiteur. Faire parler et savoir taire au tribunal d'Inquisition de Pamiers (1320-1325) », *Histoire et Sociétés Rurales*, 34 (2010), p. 13-52 ; Bruno Auerbach, « L'écriture de l'histoire et l'inscription du lecteur : *Montaillou* (1975) entre logiques scientifiques et éditoriales », *Les cahiers du CRHQ*, 3 (2012), en ligne : <http://www.unicaen.fr/mrsh/crhq/cahiers/page-article.php?num=325&ch=8>.

les cas-limites qu'il admet. Outre qu'ils peuvent signaler les « valeurs repoussoirs » du système et donc sa logique « en creux », ces cas-limites mettent en œuvre des mécanismes qui précisément ont pu être éliminés dans le cas général et dont l'élimination masque rétrospectivement toutes les potentialités qu'ils recelaient alors. Un cas spécial ne doit donc pas être considéré comme un relief que le rouleau compresseur de [144] l'histoire aurait par hasard laissé subsister, comme une structure fossile non éliminée, mais lui aussi comme le produit d'un changement global qui, partant des mêmes bases que le changement « normal », a donné des résultats particuliers – lesquels auraient sans doute pu, initialement, devenir la règle générale. Bref, l'histoire de quelque processus que ce soit ne devrait pas faire l'économie de ces cas où la règle générale faillit : seule l'étude des cas spéciaux ôte aux prétendus cas normaux l'apparence de la nécessité et de l'évidence et les fait apparaître, au même titre que les cas spéciaux, comme le résultat d'une production sociale dont l'aboutissement n'était en rien inéluctable³³.

33 Ce paragraphe reprend pour l'essentiel un énoncé de ma thèse (1993), développé dans sa publication (*La noblesse contre le prince...*, *op. cit.*, p. 6-7). La logique qui le sous-tend combine des théorisations d'une part de Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, par exemple p. 269 (« les cas pathologiques, toujours exceptionnels, où l'autorité doit s'affirmer expressément pour réprimer les sentiments individuels, ne doivent pas faire oublier tous les cas où la norme peut demeurer tacite parce que les dispositions des agents sont objectivement ajustées aux structures objectives, cette "convenance" spontanée dispensant de tout rappel aux convenances. »), d'autre part de Maurice Godelier, *L'idéal et le matériel. Pensée, économie, sociétés*, Paris, Fayard, 1984, notamment p. 224 (« Une réalité sociale, historiquement datée, contient d'autres sociétés, d'autres rapports sociaux à l'état de possibles, imaginés et souhaités ou refusés. Tout système coexiste toujours avec un ou deux autres systèmes possibles, connus, mais que la pensée et la pratique sociale repoussent, excluent ou au contraire s'efforcent, avec plus ou moins de succès, de faire venir au monde. "Autour" de chaque rapport social existe une série, plus ou moins nombreuse et plus ou moins élaborée par la pensée, d'autres rapports sociaux qui entretiennent avec lui des rapports de transformation logique et n'existent qu'idéellement. »), enfin d'Alain Guerreau, *Les cagots du Béarn. Recherches sur le développement inégal au sein du système féodal européen*, Paris, Minerve, 1988, p. 11-12 (« Il s'agit donc d'un problème d'histoire sociale difficile, car on a incontestablement affaire à une sorte de cas limite [...]. Mais en tant que cas limite, il présente deux intérêts notables : dans l'étude de n'importe quel système, l'analyse des situations limites est généralement très instructive quant aux propriétés globales du système : le Béarn, de par [son] originalité, est susceptible de nous apprendre beaucoup sur l'éventail des variantes au sein du système féodal et sur le problème de son développement inégal ; [mais en outre,] les difficultés de cette affaire obligent à des réflexions à la fois historiographiques et de méthode qui peuvent avoir une portée non négligeable. »). Le caractère un peu « ancien » (30 à 40 ans) de ces textes renvoie bien sûr à la date de ma propre formation professionnelle – mais j'ose en outre considérer qu'il signale implicitement (qui plus est au regard des questions traitées lors du colloque de Cerisy) que ces questions restent toujours ouvertes, malgré les travaux d'un certain nombre de sociologues ou socio-historiens, à la fin des années 1990, sur la question des formes virtuelles à restituer (cf. par exemple Renaud

[145] Contrairement, donc, à l'idée courante du cas moyen (comme « le Français moyen ») qui serait de ce simple fait et en soi doté d'une représentativité remarquable, l'intelligibilité de l'ensemble n'est possible qu'à l'aide (également) des cas-limites. Ce qui compte est donc de faire apparaître les disparités et variations dans toute leur diversité, au lieu de les raboter : le passage à une échelle plus petite (pour des objets plus gros, ou plus nombreux) ne doit pas avoir pour finalité d'éliminer le « bruit », ou tout ce qui « dépasse », mais de voir autre chose. Pour autant, prendre au sérieux les cas-limites, ou aberrants, ne signifie nullement sacrifier à un culte de la diversité pour elle-même, ou des petits objets parce qu'ils sont petits. Non seulement, on l'a vu, l'intérêt des petits objets n'existe que par rapport aux objets plus massifs – chacun d'eux ayant au moins comme intérêt de casser les évidences entourant l'autre – mais surtout, ce qu'il convient de saisir face à la diversité des objets est justement le principe de variation lui-même.

C'est là tout l'intérêt de la démarche mise en œuvre par Chris Wickham dans son travail sur quelques villages de la plaine de Lucques au XII^e siècle³⁴, où il se détourne des figures de l'exemplarité, de l'idéal-type, de la moyenne. Malgré le singulier du sous-titre (« la commune rurale »), en effet, C. Wickham rejette l'approche idéal-typique des historiens du droit et de beaucoup d'historiens qui se focalisent sur un schéma théorique à partir duquel ils jaugent le degré ou le rythme d'accomplissement d'un objet historique (en fait, historien : la commune, la ville, la noblesse, etc.). À l'inverse, selon lui, c'est le principe de variation qu'il faut expliquer : non pas les prétendues ressemblances ou continuités, mais la logique des écarts, des différences, c'est-à-dire aussi du changement (puisqu'il se perçoit en premier lieu par un écart entre deux états temporels). Pour ce faire, ce sont bien des cas particuliers qu'il faut étudier empiriquement, à partir desquels dégager un nombre relativement limité de facteurs qui permettent de construire ce qu'il appelle une « matrice explicative ». Chaque cas est ensuite susceptible d'être expliqué par la combinaison de tout ou partie de ces facteurs, ce qui assure ainsi une explication à deux niveaux : la matrice explicative **[146]** fonctionne à l'échelle générale, tandis qu'à l'échelle locale il convient de s'interroger sur les raisons de la variance. Les villages ne sont ainsi ni étudiés chacun en soi pour soi, ni simplement agrégés ou réduits à un village-type moyen.

Payre, « Les institutionnalisations improbables. Une sociologie historique prospective des sciences du gouvernement », in François Buton et Nicolas Mariot (dir.), **[145]** *Pratiques et méthodes de la socio-histoire*, Paris, PUF, 2009, p. 69-86, qui mentionne sur ce point les travaux de P. Bourdieu, Ch. Tilly, M. Offerlé), et le volume *Penser par cas...*, *op. cit.*, dirigé par un sociologue et un historien, sur la question des singularités et de la règle.

³⁴ Chris Wickham, *Communautés et clientèles en Toscane au XII^e siècle. Les origines de la commune rurale dans la région de Lucques*, (1991-1995) trad. fr. Rennes, Association d'histoire des sociétés rurales, 2001.



Figure 5. Changement ou continuité ?

Source : maison Homan, Škofja Loka (Slovénie), août 2018.
Photo : Joseph Morsel.

Cette position, qui consiste à expliquer la différence plutôt qu'à partir de l'idée d'une différence ontologiquement donnée, me paraît correspondre parfaitement à la façon dont Marc Bloch définissait en 1937 l'histoire : « la science d'un changement et, à bien des égards, une science des différences »³⁵ ; on pourrait encore la rapprocher de la façon dont Alain Guerreau conçoit l'histoire (médiévale), à savoir comme la science du changement social (médiéval)³⁶ – donc une science des différences diachroniques –, ou encore de l'explication [147] qu'il donne de l'extrême diversité des situations locales médiévales, à savoir qu'elle n'est pas le résultat d'un système social absurde mais qu'au contraire elle est parfaitement signifiante puisque c'est justement ce que le système devait produire et que les variantes elles-mêmes n'étaient pas significatives par rapport à la logique de variation³⁷ (ici synchronique, spatiale). La matrice explicative n'est ainsi pas sans rappeler les notions de gamme ou de répertoire qu'emploient cer-

35 Marc Bloch, « Que demander à l'histoire ? », rééd. in *Mélanges historiques*, t. 1, Paris, SEVPEN, 1963 [1937], p. 3-15, ici p. 8.

36 Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris, Seuil, 2001, p. 301 : « l'histoire médiévale est la science de l'évolution de la société de l'Europe médiévale ».

37 Alain Guerreau, « Quelques caractères spécifiques de l'espace féodal européen », in Neithard Bulst, Robert Descimon et Alain Guerreau (dir.), *L'État ou le roi. Les fondations de la modernité monarchique en France (XIV^e-XVII^e siècles)*, Paris, MSH, 1996, p. 85-101, ici p. 91-92.

tains sociologues (comme Charles Tilly), à ceci près qu'on ne postule pas ici une démarche stratégique de choix parmi les possibilités offertes à tel ou tel acteur par le système social.

Par conséquent, le problème de la représentativité de Lucques ou des villages du Lucquois ne se pose pas : que C. Wickham s'appuie sur quelques villages d'une région (les Sei Miglia) non représentative du diocèse de Lucques et, au-delà, de l'Italie – elle-même non représentative de l'Europe comme le montre le tour d'horizon qu'opère pour finir l'historien – n'est nullement un problème. Et réciproquement, la proximité formelle de certains phénomènes observés avec ce que d'autres historiens ont pu repérer ailleurs (en Angleterre, en Castille, en France) n'est pas un hasard : si effectivement on a affaire à une combinatoire d'un certain nombre de facteurs, alors la probabilité est forte qu'une combinaison se retrouve ailleurs (et loin, selon la logique de variance locale soulignée par A. Guerreau) – sans que pour autant on puisse déduire de la proximité formelle une identité de sens. Ce qui fait sens, c'est la composition de la matrice explicative, c'est-à-dire l'ensemble de ses éléments, dont la combinaison historiquement observable n'est en définitive que contingente et contextuelle (liée à l'écosystème local, aux rapports de forces englobants, aux rapports de forces internes aux groupes, au nombre relatif des acteurs, etc.).

*

Sans revenir ici sur les questions de symptomatocité ni de disponibilité – qu'il convient cependant de rappeler –, on aura compris qu'il y a de la place et pour le singulier et pour le général – sans que l'un doive s'établir aux dépens de l'autre – dans une histoire scientifique **[148]** dont l'objet n'est pas le passé mais les dynamiques de fonctionnement et de transformation du système social étudié. Cette constatation a deux implications, concernant la question du passé et celle du rapport singulier/général. Pour ce qui est de la première, de même que la géographie s'est sauvée en se détournant de l'espace pris en soi, comme un cadre naturel, de même l'histoire se sauvera-t-elle peut-être de son marasme en se détournant du passé pris en soi, comme un cadre naturel, et en réfléchissant à des « métriques » temporelles (pour rendre compte du changement) qui lui manquent pour l'heure cruellement. Pour ce qui est du rapport entre cas singulier et cas général, aucun des deux n'est plus réel, ou plus objectif, ou plus social que l'autre car tous deux sont des constructions historiennes. Les deux sont donc sociaux de part en part, et le cas général n'est pas plus complexe, ou moins riche (selon les positions historiographiques adoptées) que le cas singulier : leur complexité et leur richesse respectives ne sont que le résultat de leur traitement.



Figure 6. La chaîne et l'humilité comme objets et méthodes.

Source : fresque du palais Borromeo, Milan, xv^e siècle.

Photo : Joseph Morsel.

[149] Mais surtout, si l'on admet d'une part que le cas singulier est classiquement attaché à l'empirie et donc à la méthode inductive tandis que le cas général résulte fréquemment d'une construction abstraite, plus ou moins fondée empiriquement et surtout qui le rattache à une logique déductive, et si d'autre part on reconnaît enfin le caractère fécond d'une troisième inférence, l'abduction – alors se pose la question de savoir à quelle pratique on pourrait rattacher celle-ci, puisque ce n'est ni l'empirie ni la théorie. C'est ce qui montre alors tout l'intérêt de deux approches, ou plus probablement de deux modalités d'une même approche : la variation d'échelle et la matrice explicative. La comparaison des cas qui permet la confection de la matrice représente en effet, d'emblée, un changement d'échelle par rapport à chaque cas – à ceci près que la nouvelle échelle de lecture est strictement abstraite (car la matrice explicative ne correspond pas un niveau d'observation empirique). Mais l'identification des facteurs pertinents qui composent la matrice explicative ne peut être, quant à elle, qu'hypothétique – au sens fort du terme – et c'est à ce moment-là, par l'hypothèse, que commence la science historique.